

Celui qui pouvait être Guerrino, avec son pardessus beige et ses yeux bleus, avait à nouveau disparu. Je commençais à avoir faim. Entre-temps, je m'étais enfilé le deuxième paquet de crackers que j'avais emporté dans mon sac. Assis sur un banc, je mastiquais les derniers petits rectangles salés et pensais à ce que pouvait signifier ne-plus-être-là. L'une de ces choses auxquelles d'habitude il valait mieux ne pas réfléchir, si bien que lorsque cela m'arrivait j'avais appris à me détacher de ces pensées, m'efforçant d'en chercher d'autres dans ma tête. J'allais chercher le ralenti d'un tir de quarante mètres de Michel Platini, où le ballon retombait pile sur le pied de l'attaquant de service qui n'avait d'autre choix que de s'élançer vers le but adverse. Je me frottais les mains. Mais ça ne marchait pas longtemps. Ce jour-là, l'idée de ne-plus-être-là prenait le dessus. Mourir quoi, finir comme la truite que Guerrino avait attrapée. Elle avait disparu, comme mon père, c'est ce que j'avais appris à dire lorsqu'on me demandait de ses nouvelles. N'importe quel enfant ou grande personne que je connaissais, tôt ou tard, finissait toujours par me le demander. J'étais aussitôt pris

de *biligorgne*. Je n'arrivais absolument pas à dire « mon père est mort ». Déjà qu'en temps normal je bégayais, alors imaginez un peu quand je devais répondre sur mon état civil. La monstruosité du mot « mort » m'effrayait trop pour que je puisse le prononcer. Ainsi, la mort laissait-elle place à la perspective moins douloureuse de ne-plus-être-là. C'est pour cette raison que je disais de Guerrino qu'il avait « disparu ». En principe, les enfants et les grandes personnes comprenaient, sauf quelques-uns qui répondaient parfois, prenant une expression interrogative : « Comment ça, disparu ? »

Si je n'étais pas seul, quelqu'un d'autre volait à mon secours, chuchotant à l'oreille de l'individu particulièrement obtus que je voulais dire mort.

« Ah excuse-moi. Excuse-moi, vraiment. Ton papa est mort, pauvre petit... »

Où était passé le sourire de mon père, cette façon unique qu'il avait de faire une grimace, de bouger ses yeux bleus ?

Je n'en retrouverais jamais un pareil. Je rencontrerais quelqu'un capable de sourire de la même manière, quelqu'un dont la démarche, le temps d'un instant, me rappellerait sa façon

de marcher. Mais un instant seulement et seulement par coïncidence. C'est terrible, pensais-je. Mais aussi splendide. Incompréhensible. Injuste. Merveilleux. À en devenir fou.

Un paquet de crackers ne vous rassasie pas, même lorsque vous découpez chaque rectangle le long de la ligne en pointillés du milieu, le divisant en deux carrés. Ne-plus-être-là pouvait signifier, par exemple, cesser d'exister. Ne plus être là pour aucun de ceux pour qui vous étiez là, il y a peu encore, ni même pour les choses qui continueraient de vivre. La bicyclette de Guerrino, par exemple, ne semblait pas avoir subi de choc particulier à cause de la disparition de son patron si ce n'est de rester immobile dans le garage, attendant que je sois devenu assez grand pour pouvoir l'utiliser sans risquer de me rompre le cou. Elle avait été fabriquée en 1922. En somme, elle en avait vu des choses. Non, je me trompais une fois de plus. Guerrino avait eu le temps de me l'expliquer un jour. Ce 1922 n'indiquait pas l'année où elle avait été fabriquée mais sans doute l'année où l'entreprise en question avait produit sa première bicyclette. Évidemment. Mais je l'avais oublié aussitôt. En tout cas la

bicyclette était là, appuyée contre le mur, hors du temps.

J'avais besoin d'un sandwich. Marcher à la recherche d'un sandwich permettait de penser à l'endroit où je pourrais trouver un sandwich plutôt qu'au fait de ne-plus-être-là. Une rue large enfin, envahie de linge de toutes les couleurs séchant au soleil, étendu sur des fils allant d'un palais à l'autre ou d'une façade à un poteau. Pendant un moment, les rues sont à nouveau en pierre. Il y a même une grande pelouse. Je ne m'y attendais pas. Les arbres sont grands. Je pense à leurs racines qui s'enfoncent de plus en plus profondément pour boire et qui en trouveront de l'eau, tôt ou tard, car elle est partout, ils la trouveront et ne mourront jamais de soif. Ça serait bien un documentaire qui montrerait un arbre tout entier. À l'aide d'un ralenti qui partirait des branches du haut pour descendre par le tronc et puis encore plus bas jusqu'aux racines. Je voudrais le ralenti du spectacle d'un arbre tout entier. Je n'arrive pas bien à me l'imaginer. J'ai la tête qui chauffe. Je trouve une charcuterie, je prends du jambon. Une boulangerie, j'achète du pain. Je me prépare un sandwich au jambon, je bois un jus de fruits.

Je cherche sur les murs, sur les choses, les traces que ses yeux ont dû laisser quelque part. Quand il regardait. Il doit forcément y avoir quelque part les dépôts de son regard.

Pouvoir apercevoir mon père sur cette grande avenue ouverte longeant la mer, sous ce soleil brûlant qui me tape sur la tête et me fait regretter de ne pas avoir glissé dans mon sac un chapeau pour me protéger. Le voir embarrassé parce que j'ai découvert son secret, sa nouvelle ville tellement incroyable, construite sur l'eau. J'ai chaud, j'ai l'impression d'avoir mal digéré mon sandwich, comme ces fois au déjeuner après l'école, quand Leonilde me dit de ralentir si je ne veux pas me sentir mal après parce que j'ai mangé trop vite. Ralentir car il n'y a pas le feu, comme dit Luciano le boucher quand je me mets à parler et que je bégaie. « Y a pas le feu, me dit Luciano, parle lentement ! »

Alors j'essaie de parler lentement, mais je bégaie quand même. Je mets du temps à dire les choses. Mais elles sont claires dans ma tête avant que je les dise. Je voudrais qu'elles sortent exactement comme je les pense. Je n'y arrive pas. J'ai honte. Je cherche l'ombre, je me

retrouve dans des ruelles étroites, je traverse de petits ponts qui relient deux *calle*, c'est ainsi qu'on appelle les rues ici. L'eau est verte, qui sait si elle est profonde. Des vagues se forment. La mer s'agite plus fort. Je m'arrête pour la regarder de près. Je n'arrive pas à comprendre. Ne-plus-êtrè-là et glisser dans le vert. Avec mon sac à dos trop lourd. Être incapable de nager. Être pris de panique. Avoir la phobie de l'eau, même si du dehors elle est si belle.

Des façades roses, jaunes et orange. Une fenêtre murée. Être englouti vers le fond par tout ce vert, ne pas crier à l'aide. Ouvrir les yeux sous l'eau à quelques centimètres de mon père.

Désirer descendre encore plus bas pour savoir si c'est bien Guerrino que j'ai vu ou juste quelqu'un qui lui ressemble. Un homme maigre, aux yeux bleus, les dents de devant un peu écartées, comme moi. Ne-plus-êtrè-là c'est rester sous l'eau et être heureux. Désirer l'embrasser encore sur le front, le serrer dans mes bras. Disparaître avec lui dans le vert que j'ai toujours cherché.